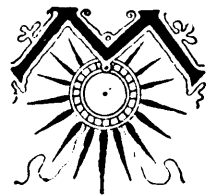


TARTUFFE.—LES PRÉCIEUSES RIDICULES



LIÈRE et Coquelin ! Voilà certes un assemblage digne d'attirer l'attention de quiconque a quelque prétention à l'admiration de ce qui est beau, grand et vrai. Et quand il s'agit du chef-d'œuvre du premier et du rôle de prédilection du second, je ne comprends réellement pas comment l'on peut se dire cultivé et ne pas être tenté de participer à un tel banquet intellectuel. C'est la première fois, à ma connaissance, que l'on ait ici l'occasion d'entendre du classique interprété par une troupe de comédiens de quelque mérite ; aussi, quoique l'auditoire de jeudi soir, ait été assez nombreux, je suis surpris de ce qu'il y ait eu autant de sièges vacants. La cause en est-elle que les études classiques ne tendent pas à démontrer les beautés du plus grand des comiques qui ait jamais existé ; ou serait-ce que la cagoterie soit poussée chez nous jusqu'au point de se refuser un spectacle aussi beau par un faux scrupule ? Comment se fait-il que les étudiants, qui ont fait une si belle ovation au roi de la scène moderne, aient choisi le soir qu'on donnait une traduction d'une comédie de Shakespeare, *La Mégère apprivoisée* (*The Taming of the Shrew*), au lieu de celui où l'on nous offrait le chef-d'œuvre classique français ? La pièce anglaise est incontestablement très belle, mais, outre que c'est une traduction, on a souvent l'avantage de la voir interpréter par des comédiens anglais, et cela vaut toujours mieux quand il s'agit de Shakespeare.

Quoi qu'il en soit, ceux qui ont assisté à la représentation de *Tartuffe* ne l'oublieront pas de sitôt. Je ne ferai pas une analyse de la pièce, que tout le monde connaît, et je dirai seulement que, même pour ceux qui savaient *Tartuffe* par cœur, ça été une jouissance continue de l'entendre et de le voir jouer par la compagnie de M. Coquelin. car non seulement ce dernier, mais tous ceux qui l'accompagnent font plaisir à entendre. C'est pourquoi, malgré la longue attente du personnage principal, qui ne paraît qu'au troisième acte, et dont les deux premiers ne font que préparer l'entrée, on trouve le moyen de ne pas trouver le temps trop long. Mais lorsque enfin *Tartuffe* paraît en scène en nous faisant entendre ces deux vers qui promettent tant pour la suite :

Laurent, serrez ma haire avec ma discipline  
Et priez que toujours le ciel vous illumine !

on est largement dédommagé du temps perdu.

Cette face grimaçante et ces paroles hypocrites sont rendues on ne peut plus naturellement, tellement que l'on croit reconnaître certains personnages déjà vus et avec lesquels on est familier. C'est merveilleux comme ce comédien sait s'incarner dans son héros, et l'on dit que tous ses rôles sont remplis avec la même perfection !

Mme Jane Hading, dans le rôle effacé d'*Elmire*, n'a pu donner toute la mesure de son talent. Heureusement que dans d'autres pièces, elle a pu déployer ses qualités dramatiques de manière à soutenir sa réputation de rivale de Sarah Bernhardt. Sa diction parfaite et les charmes de sa personne font que sa présence est, d'ailleurs, toujours agréable et contribue à jeter un certain éclat. Mme Patry (*Dorine*) a une voix puissante et une prononciation distincte ; dans les passages d'une certaine étendue, sa déclamation, monotone et sans intonation, est fatigante, mais elle remplit son rôle à merveille, tout de même. Mme Deroy (*Mme Pernelle*) a bien rempli son rôle ingrat. Mme Dubuc est très naturelle comme *Marians*, dont la part

très insignifiante demande cependant des qualités artistiques, et elle possède ces qualités.

M. Jean Coquelin est un *Orgon* parfait et a partagé avec son père les honneurs de la soirée. On ne peut mieux jouer ce personnage, si confiant dans la sainteté de son hôte, qu'il ne veut pas croire à sa trahison et accuse de mensonge qui, conque veut lui ouvrir les yeux. Il va jusqu'à lui donner sa fille, fiancée à un autre, et à maudire son fils pour confondre les mauvaises langues. Aussi, quand le scélérat de son protégé est dévoilé il faut voir son désespoir et sa désillusion !

Je dois passer rapidement sur chacun des acteurs qui remplissent les rôles mineurs. MM. Volny (*Valère*), Chameroy (*Cléante*) Deroy (*L'exempt*), Nicolini (*Damis*) et Chambly (*M. Loyal*) sont dignes de figurer aux côtés des acteurs de mérite qui sont les étoiles de cette troupe.

Le programme de la soirée s'est terminé par une autre comédie de Molière, *Les Précieuses Ridicules*. On a vu dans cette comédie M. Coquelin dans un genre différent. L'auditoire n'a cessé de rire à gorge déployée tout le temps que dura cette satire du côté ridicule du grand siècle. *Le Marquis de Mascarille* de M. Coquelin est quelque chose d'inégalable, d'extraordinaire. Après le chant de son madrigal, un tonnerre d'applaudissements a éclaté. Et ils étaient mérités.

On dit que l'Académie aurait pu être plus remplie. La direction semble avoir oublié la concurrence, cette année, du théâtre de l'Opéra, et vu le public restreint qui fréquente le théâtre chez notre population, on aurait peut-être mieux fait de mettre les prix un peu plus bas. Cependant, je crois que le succès est passable sous le rapport matériel. Quant au succès artistique, pas n'est besoin de dire qu'il est assuré.

MADAME FAVART

Comme toutes les opérettes d'Offenbach, celle qu'on nous a donnée cette semaine est très brillante, quant à la musique, et de même que pour les librettos de MM. Chivot et Duru, les paroles en sont très spirituelles. *Madame Favart* a remporté un succès mérité. Mme de Goyon a rempli le rôle de Mme Favart avec son brio ordinaire. Mes compliments à Mlle Sylva, qui a fait un progrès très sensible dans son jeu. Avec sa voix douce et sympathique elle ne peut manquer de devenir une des favorites du public avant la fin de la présente saison. MM. Portalier, Bisson et Valdy ont aussi joué et chanté d'une manière très satisfaisante, ainsi que ceux qui avaient des rôles secondaires. La troupe française de l'Académie ne paraît avoir diminué en rien l'assistance à l'Opéra.

A ce propos, j'aurais un mot à dire au rédacteur inconnu de *l'Orchestre*. Pourquoi vouloir diminuer le mérite de M. Coquelin en lui reprochant de ne donner que des vieilleries ? En fait de vieilleries, *Tartuffe* en est une ; est-ce à dire qu'il a eu tort de nous la donner ! *Un Habit Noir* croit aussi devoir lancer un petit trait de médisance à l'égard de Mme Jane Hading. Il croit peut-être par là servir l'Opéra français. Il croit aussi, toujours dans le même numéro de son journal, devoir calomnier le théâtre anglais, en disant que leurs costumes sont plus indécents que ceux de son théâtre de prédilection, ce qui est faux. Tenez vous-en à la vérité, monsieur *l'Habit Noir*, et votre cause ne fera qu'y gagner. J'ai remarqué aussi que le journal en question a pour sous-titre : "Organe des théâtres de Montréal" ; cela n'est pas exact, puisqu'il n'est question dans ses colonnes que de l'Opéra français, sauf dans les cas comme celui que je viens de mentionner. A bon entendeur, salut !

Je crois bon de dire que la direction de l'Opéra n'a rien à faire avec cette feuille

THÉÂTRE ROYAL

M. N-S Wood, le jeune et populaire acteur qu'on a le plaisir d'entendre tous les ans au Royal, nous est revenu et joue cette semaine à ce théâtre. C'est un drame de la vie de New York qu'il nous présente cette année. Il est intitulé : *Out in the streets*. C'est une pièce à sensation et qui convient très bien au talent de M. Wood, qui obtient beaucoup de succès. Il est assisté d'une bonne troupe, disent les journaux.

JOSEPH GENEST.

1808

Puisque l'on écrit sur les événements de cette époque peu étudiée, permettez-moi d'en dire un mot.

Le 15 juillet 1808, le gouverneur, sir James Craig, écrivait de Québec à lord Castlereagh pour lui expliquer les projets de fortification que les militaires soumettaient aux autorités impériales à cette époque. Il dit qu'il est de toute importance de conserver Québec et que, tôt ou tard, les Français tâcheront de s'en emparer. Il suggère un plan pour organiser la milice.

Les Américains ne lui paraissent pas redoutables, attendu qu'ils soignent, avant tout, leur commerce, et que cela les force à maintenir la paix. Le président Jefferson, qui voulait la guerre, a laissé passer une bonne occasion de s'y jeter, mais timide comme il l'est, il n'a pu que tendre un piège—et le moment venu d'agir, il s'est tenu coi. La conduite de Bonaparte semble produire un résultat favorable à la cause anglaise du côté du Canada.

Le 4 août suivant, il continue : " Nous n'avons pas eu de milices depuis 1763. Les Canadiens de 1808 ne sont pas guerriers ; ils se vantent sous ce rapport, lorsqu'ils parlent de l'importance des miliciens, mais ils n'aiment ni la discipline ni la contrainte. Si les seigneurs avaient conservé leur ancienne influence, ce serait peut-être différent. Il y a du danger à vouloir imposer la milice au peuple. Dans le cas d'une guerre contre les Français, il n'y a pas à espérer que les Canadiens aideront le gouvernement ; au contraire, toute arme placée entre leurs mains deviendrait dangereuse. Ils sont encore Français de cœur. Ce n'est pas qu'ils ne reconnaissent les avantages dont ils jouissent sous le régime actuel, mais je pense que, si l'on proposait une annexion à la France, il n'y aurait pas cinquante personnes pour s'y opposer. La majeure partie des Anglais du Canada est persuadée que les Canadiens se rangeraient du côté des Américains s'il survenait un officier français pour les commander."

Ces dépêches sont longues. Je vous en ferai connaître la suite. Les commentaires viendront en leur temps.

Benjamin Sulte.

## PETITE POSTE EN FAMILLE

Jules L...., Halifax.—Cette fois, non, c'est trop horrible... et même un peu trop réel, voulez-vous que je vous le dise ?

Reprenez vous. Pour le reste, je m'y intéresserai de grand cœur.

L. de M...., Montréal.—Ça passera, sûrement, mais dans une couple de semaines, après toutes nos contributions de circonstance pour les fêtes.

M. Régis R.... Ottawa.—Non, ainsi que je vous ai dit déjà, la poésie n'est pas votre succès. Là où vous progressez, sans conteste, c'est dans la bonne prose, simple et forte, sur thèmes nationaux. *In Memoriam*, ne peut passer.

Quant à la nouvelle, vous faites erreur sur la substance. C'est là une liste de candidats et non d'élus. C'est toute une différence, croyez-le bien.

Nous n'avons pas reçu votre histoire de " Souper." Nous l'accueillerons avec plaisir, de même que celle du jour de l'an.

MM. D. et F., Fraserville.—Votre idée, certes, est des plus patriotiques. Pour plusieurs de ces illustres compatriotes, nous étions allés déjà au-devant de vos vœux. Pour ceux qui restent, tels que MM. Caouette, Gingras, Poisson et autres, nous n'attendons que l'occasion de les présenter à nos lecteurs.

Qu'est-ce que la raison ?

Une femme conduite par une autre femme, qui s'appelle la folie.—ARSÈNE HOUSSEY.